

Soeur Clarisse Koubemba



La case incendiée ou la tragédie de l'ignorance

*La tragédie de l'ignorance
Suivie d'une analyse et de réflexions de l'auteur
sur la question des rites du veuvage en Afrique*



« *L'individu meurt, la famille continue.* »

(Proverbe lari)

EXTRAIT

*À papa, aujourd'hui dans la lumière du ciel,
Par qui je dois l'ivresse de notre histoire
ancestrale transmise avec fidélité et fierté.*

*À maman, femme héroïque qui a tout enduré
pour nous donner tout ce qu'elle a pu.*

*À tous mes frères et sœurs de ma lignée
généalogique.*

*À ma sœur Anastasie qui me porte énormément,
afin que je vive au mieux ma vocation.*

*Pour sa présence qui assure paix, force et
sécurité auprès de tous les autres frères et
sœurs cadets.*

Un long chemin vers la liberté :

« J'ai appris que le courage n'est pas l'absence de la peur, mais la capacité de la vaincre. Un homme qui prive un autre de sa liberté est prisonnier de la haine. Il est enfermé derrière les barreaux de l'étroitesse d'esprit et des préjugés. Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes. C'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres. La bonté de l'homme est une flamme qu'on peut cacher, mais qu'on ne peut jamais éteindre... »

Nelson Mandela

Préface

La case incendiée, est un livre qui nous met au cœur d'un drame, celui de la femme en Afrique subsaharienne en général, de la veuve en particulier, tiraillée entre le respect des coutumes traditionnelles et les appétits matériels de certains. Que vit-elle exactement, peut-elle s'en sortir, a-t-elle des droits ? Pourquoi tant de mépris ? La plume de Clarisse Koubemba qui nous gratifie de son second livre, nous fait entrer dans ce monde où les rapports de force se conjuguent au détriment de celle qui a perdu son mari : la veuve. Celle qui est matrice de la vie, qui allaite et éduque sa progéniture, tant chantée par les griots et les poètes modernes, la femme noire voit le monde tomber sur elle dans un scénario des plus hallucinants quand, du jour ou lendemain, elle vient de perdre son amour et son protecteur. Pour avoir été témoin des contradictions, mieux, des injustices que la société africaine fait endosser à ses fils, l'auteure nous entraîne dans ce qui aura été une page maculée de mépris, de haine envers la femme veuve. Et se choisit pour cela un personnage fictif pour crier sa révolte.

Elle met en exergue une des causes de cet état de faits : la méconnaissance du vrai sens des traditions ancestrales galvaudées à des fins égoïstes et

inavouées. Clarisse Koubemba recommande un meilleur enseignement de la tradition pour éviter que les femmes subissent injustement son poids ou que l'ignorance de celle-ci fasse le lit de la soumission.

Mais à quoi nous réfèrent la tradition ou simplement nos coutumes, à quoi riment-elles ? Tout devrait partir de là pour éviter d'enfreindre ou de faire à sa guise la lecture des traditions ancestrales transmises de générations en générations. Le mot tradition n'est-il pas dans son étymologie une transmission ? Clarisse Koubemba replace le sens premier de la tradition, et insiste sur sa mauvaise exploitation liée surtout à l'ignorance ou à l'appât du gain. Son expérience du quotidien de son pays vient toujours étayer son argumentation.

Son credo s'exprime bien dans le chapitre IV de la deuxième partie du livre : une tradition au service de l'être humain et non le contraire. Et le rite du veuvage, en pratique dans son pays le Congo, devrait obéir à la même logique pour que les « Sitaku » ne soient plus légions dans la société congolaise. Car il symbolise la femme spoliée, méconnue dans sa dignité de personne humaine et écrasée par le poids injuste des traditions et coutumes enfermées dans le moule de l'ignorance et de la mauvaise foi. Sitaku nous entraîne dans les méandres de sa vie qu'elle raconte passionnément. Trouvera-t-elle un écho dans nos sociétés ? Là est la question.

Ce livre passionnant à l'écriture fluide, nous laisse à la dernière page encore affamé de questions en suspens. Une belle analyse de la société dans un esprit critique.

Père Yvon César Banackissa, msc.

Avant-propos

« On ne saurait jamais le nier avec trop de rigueur : *la liberté est un devoir, et l'autorité à justement pour mission d'en rendre possible l'avènement et d'en assurer la plénitude, en réduisant les servitudes matérielles qui paralysent son essor. L'autorité est comme un sacrement de liberté. On a cessé de le comprendre pour avoir oublié qu'être libre c'est être maître de soi et non esclave de toutes ses fantaisies... »*

Maurice Zundel,
Recherche de la personne, page 232

C'est dans cette optique qu'il convient de traiter le problème de la femme veuve et de celle qui est privée d'instruction, comme il sera le cas dans ce livre, mais aussi de toutes les réalités culturelles et traditionnelles autour du mariage, des rites du veuvage bien souvent mal usités.

La volonté « de transmission de ses connaissances », de monsieur Lumuamu, le premier

instituteur d'un village d'Afrique formé par les missionnaires européens, à Sitaku, jeune adolescente désireuse de s'instruire par lui, explique son héroïsme : rendre la liberté à Sitaku en l'accompagnant dans son désir d'apprendre à lire et à écrire pour que demain elle soit elle-même capable de la défendre.

Par ailleurs, cet homme, bravant les interdits d'une culture et d'une tradition encore ancrées dans la mentalité du siècle, sans nier ses côtés positifs, n'a pas la tâche facile. Il est jugé comme un traître dès le début du lancement des cours, pointé du doigt par certains anciens ne partageant pas ses opinions et voulant alors le contraindre à stopper dans l'immédiat ses enseignements. Mais lui, sans craindre l'opposition de ses « valeureux pères », précipite l'expression de sa pensée, malgré leur incrédulité grandissante qui le force au paroxysme et l'oblige à confronter avec un réalisme hors du commun ces esprits pour le moins fermés à toutes nouveautés. Heureusement, d'autres anciens, sans céder au fantasme du père de Sitaku, comprennent que l'école ne compromet en rien les valeurs culturelles et traditionnelles. Raison pour laquelle ils laissent sans inquiétude leurs enfants fréquenter cette école. Cependant, ce n'est pas le cas pour Sitaku qui doit se battre entre sa volonté farouche et la résistance prononcée de ses géniteurs.

De ce fait, usant de son autorité comme une preuve indéniable de liberté, monsieur Lumuamu sait qu'il risque gros, tant les menaces qui planent au-dessus de lui peuvent d'un moment à l'autre entraîner la jeune fille dans un grand conflit intergénérationnel que Sitaku ne saurait pas, à elle seule, malgré l'appui de

son maître, résoudre. Car, l'heure viendra où monsieur Lumuamu comprendra que « les oreilles ne dépassent pas la tête » (on ne défie pas la parole d'un ancien ou d'un sage), et il sera obligé de la lâcher afin de poursuivre sa route avec tous les autres enfants qui eux sont autorisés à fréquenter l'école du village. Mais Sitaku n'a pas conscience de la complexité du problème, trop jeune pour comprendre les enjeux de la culture dans sa tradition.

Son destin sera ainsi de se soumettre sans rien dire, d'obéir sans se poser les questions, jusqu'à l'heure du veuvage où elle sera chassée du domicile conjugal.

C'est ce qu'elle va vivre que nous raconte ce récit.

Remerciements

Ce que je désire par delà et par-dessus tout, c'est le bien pour tous les hommes et pour toutes les femmes de ce monde.

Merci à Celui qui m'a donnée la Vie, pour ce désir qu'il a mis dans mon cœur : celui de vouloir le bien pour tous. Je crois que chaque personne a le droit de vivre heureux, quels que soient sa couleur et ses origines, son identité et son milieu social. Qu'il advienne cette heure de droit et de dignité pour toutes les femmes qui subissent la répression au moment du veuvage.

Merci à Lili dont l'amitié et la vie priante ont été source de rebondissement dans les différents aléas de mon parcours. A mes amis Maria et Michel, à sœur Inès Braün, au père Urs Schenker, et à tous ceux et celles d'ici-bas et de là-haut qui m'accompagnent discrètement et silencieusement au travers de mes longs trajets en compagnie de sœur « polyarthrite. »

A Jésus bien sûr, le Compagnon de ma route et le Roi fidèle... Merci, merci !

PREMIERE PARTIE

La case incendiée ou La tragédie de l'ignorance

Personnages du texte

Nzola : fille du village et amie de Sitaku.

Monsieur Lumuamu : maître d'école du village.

Nkuka : grand-père de Sitaku.

Mavuaka : ancien du village, opposant à la culture de l'école.

Ndongo : mère de Sitaku.

Bindunga et Joséphine : couple du village immigré non marié selon la tradition.

Bouesso : petite sœur de Bindunga.

Kurisa : oncle de Bindunga.

Lusuasua : père de Bassam.

Bassam : mari de Sitaku.

Sitaku : personnage principal, la femme de Bassam.

Vuka : sœur de Bassam.

Bizenga : femme du village peu beaucoup estimée.

Nkussu : belle-mère de Sitaku et maman de Bassam.

